

Fabrice Gygi, Les églises, Centre d'art contemporain de la ville de Chelles, du 24 mars au 12 mai 2013, et Centre culturel suisse, Paris, du 8 mars au 14 avril 2013

Vanessa Morisset

Number 79, Fall 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/69767ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les éditions esse

ISSN

0831-859X (print)

1929-3577 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Morisset, V. (2013). Review of [Fabrice Gygi, Les églises, Centre d'art contemporain de la ville de Chelles, du 24 mars au 12 mai 2013, et Centre culturel suisse, Paris, du 8 mars au 14 avril 2013]. *esse arts + opinions*, (79), 74–74.

Droits d'auteur © Vanessa Morisset, 2013

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>



Fabrice Gygi, *Gisant*, vue d'exposition aux églises, centre d'art contemporain de la Ville de Chelles, 2013.

photo : © Aurélien Mole

Fabrice Gygi

Les églises, centre d'art contemporain de la ville de Chelles, du 24 mars au 12 mai 2013, et Centre culturel suisse, Paris, du 8 mars au 14 avril 2013

Les systèmes d'attache, détails récurrents chez Fabrice Gygi, concentrent en eux la tension qui anime ses œuvres. Dans les deux expositions monographiques organisées simultanément au centre d'art de Chelles et au Centre culturel suisse de Paris, nœuds, sangles, fermetures Éclair assument ce rôle, fixant des structures minimales, suspendues ou en lévitation, ou encore provoquant le suspens lors d'une performance in situ.

Dans la configuration singulière du centre d'art de Chelles, deux églises mitoyennes confisquées au cours de la Révolution française, l'artiste a suspendu à la haute charpente une sculpture en métal aux formes orthogonales, telle une forme d'architecture moderniste renversée. Au bout d'une longue et mince corde pourtant solidement nouée, elle semble très lourde, presque menaçante : on hésite à passer dessous, par superstition. Rayonnant au-delà de l'espace intérieur, à travers la fenêtre gothique de la bâtisse, la sculpture instaure un dialogue avec l'architecture de la ville qui l'entoure. Deux autres œuvres occupent l'espace, une petite sculpture en métal en forme de mini-architecture présentée sur socle et une pièce plus imposante au sol, réalisée avec des blocs de pierre locale. D'allure elle aussi très minimale, entre le tombeau et l'estrade, elle se fond dans le décor, au point que l'artiste a pu s'installer dessus pour sa performance *Monopolis / Spirit Reactor* (effectuée en public le 13 avril).

Grâce à quelques accessoires (une cagoule en plastique jaune qu'il enfle, fermée par une fermeture Éclair et gonflée jusqu'à lui donner la forme d'un scaphandre, des lanières ornées de petits cubes dorés qu'il noue autour, le tout semblant confectionné avec minutie comme pour un rituel, un suicide ou un attentat – à moins qu'il ne s'agisse que d'un jeu), cette pièce fait ressurgir la dimension d'épreuve physique à l'origine du genre de la performance, trop souvent oubliée aujourd'hui. L'artiste s'offre lui-même en sculpture.

En écho à cette exposition, le Centre culturel suisse présente une seule sculpture réalisée pour l'occasion, structure métallique recouverte d'une bâche grise attachée par des sangles. De même que pour les pièces de Chelles, ses formes minimales, trois volumes orthogonaux assemblés en un par la bâche, renvoient à l'architecture ou au mobilier. À mi-chemin entre la sculpture suspendue et la pièce au sol évoquées plus haut, celle-ci apparaît massive et légère à la fois, à la manière des architectures sur pilotis des années 50, et semble presque léviter. Mais elle relève aussi d'une esthétique industrielle qui rappelle les œuvres réalisées par l'artiste auparavant, notamment les éléments inspirés des camions apparus très tôt dans son travail ou les architectures éphémères telles que le podium. Ainsi cette pièce (sans titre) permet d'établir des liens entre les différentes dimensions qu'il aborde, entre gravité et légèreté, naviguant entre des univers tour à tour sombres et plus ludiques.

[Vanessa Morisset]



Cellule516, *Absalon – Habiter la contrainte*, Marseille, 2013.

photo : Caroline Pelletti, © FLC

Printemps de l'art contemporain, *Contre-temps*

Lieux divers, Marseille, du 17 au 19 mai 2013

Le 5^e Printemps de l'art contemporain organisé par le réseau Marseille expos était l'occasion de mesurer le dynamisme de ce regroupement artistique, à l'heure de la Capitale européenne de la culture 2013. Le parcours faisait la part belle aux nouveaux équipements de Marseille en faveur de l'art contemporain : l'agrandissement des surfaces d'exposition de lieux institutionnels phares, comme la Friche Belle de mai dont l'un des nouveaux espaces permet notamment d'accueillir des œuvres monumentales (Le Panorama) ou le nouveau bâtiment du Frac PACA, dessiné par Kengo Kuma, qui se dote enfin d'une grande surface d'exposition.

Pendant trois jours, un bouillonnement de propositions regroupant aussi bien des petites galeries associatives ou commerciales que des lieux de production (imprimerie, maisons d'édition...) ou des résidences habituellement fermées au public donnait une visibilité à la richesse artistique de la ville. Dans ce foisonnement, certaines entreprises méritent une attention particulière, soit pour la solution de rechange qu'elles offrent aux modes habituels de visibilité de l'art, soit pour l'engagement dont elles témoignent en faveur d'une démocratisation de l'art contemporain.

C'est le cas notamment de La Compagnie, qui fait depuis plusieurs années un travail de médiation important avec le quartier populaire dans lequel elle est implantée – et sans transiger sur la programmation, puisqu'elle présentait des vidéos de l'artiste turque Özlem Sulak. Dans un autre registre, la galerie Hors les murs (HLM) montrait le travail du graphiste Jean-Claude Chianale mené dans le cadre des ateliers de l'Euro-Méditerranée, ateliers qui, ayant pour objectif de favoriser d'autres modèles de création pour l'art contemporain, ont conduit plusieurs artistes à travailler dans des structures non dédiées à l'art, dans tous les secteurs d'activités. Sa « bibliothèque périphérique », constituée de plusieurs carnets, donnait à voir les recherches graphiques réalisées avec les artistes en résidence. Le Printemps permettait ainsi au public de voir le travail mené dans des structures qui s'engagent dans une temporalité devenue rare dans le monde de l'art : celle qui favorise l'expérimentation comme étape préalable et nécessaire à la production, et dont l'association Astérides semble avoir fait son mot d'ordre. Le parcours permettait aussi de découvrir une exposition dans un appartement de la Cité radieuse de Le Corbusier. Même si l'aura du lieu suffit probablement à séduire, l'exposition *Absalon – Habiter la contrainte* est notable par son engagement ; en effet, elle ne fait pas que se visiter, elle met aussi à l'épreuve l'expérience même de la visite et de l'habitat en réponse aux questionnements d'*Absalon*. L'appartement est habité et on demande aux visiteurs d'y rester au moins 45 minutes, pour y vivre, y préparer un repas ou y faire une sieste... Confronter les modules d'habitation d'*Absalon* (*Cellules*) au Modulor de Le Corbusier, unité de mesure de l'adéquation entre l'homme et l'architecture – et faire vivre cette rencontre – est riche en prolongements...

[Nathalie Desmet]